LEGENDE ESPAGNOLE

LE BRACELET D'OR

I

La belle gardait un silence obstiné; elle le rompit enfin et dit à son amant, d'une voix sourde et entrecoupée:

"Tu le veux? C'est une folie qui te fera rire; n'importe, je vais te la conter, puisque tu le désires tant.

"Hier, je suis allée au temple. On y célébrait la fête de la Vierge: son image, placée au centre du maître-autel, sur un socle d'or, resplendissait comme un charbon ardent; les sons de l'orgue tremblaient en se dilatant, d'écho en écho, à travers l'église, et dans le chœur, les prêtres chantaient le "Salve Regina."

"Je priais! je priais abîmée dans mes pensées religieuses, lorsque machinalement je levai mes regards vers l'autel. Je ne sais pourquoi mes yeux se fixèrent d'abord sur l'image; je dis mal, non pas sur l'image, mais ils se fixèrent sur un objet que jusqu'alors je n'avais jamais vu; un objet qui, sans que je puisse me l'expliquer, attirait toute mon attention; ne ris pas, cet objet était le bracelet d'or que la mère de Dieu portait au bras sur lequel repose son divin Fils.

"Je détournai les yeux et me remis à prier.

"Impossible; mes regards revenaient involontairement sur le même point.

"Je sortis du temple; je revins à la maison, mais j'y revins avec l'imagination pleine de cette idée. Je me couchai pour dormir, sans réussir à trouver le sommeil. La nuit passa, éternelle comme ma pensée. A l'aube, mes paupières se fermèrent, et, le crois-tu? même dans mon sommeil, je voyais passer, s'éloigner et revenir de nouveau, une femme brune et belle qui portait le bracelet d'or et de diamants; une femme, oui: ce n'était plus la Vierge que je vénère, et devant laquelle je m'humilie. C'était une femme, une femme comme moi, qui me regardait et riait en se moquant de moi. "Le vois-tu? semblait-elle me dire, en montrant le bijou; comme il brille! On dirait un cercle d'étoiles arrachées du ciel durant une nuit d'été; le vois-tu? Eh bien! il n'est pas à toi, et ne le sera jamais, jamais.... Tu en auras d'autres, peut-être plus beaux et plus riches, si c'est possible; mais celui-ci, qui resplendit d'une façon si fantastique, si fascinatrice, jamais, jamais!"

"Je m'éveillai, mais avec la même idée fixée ici, et alors comme maintenant semblable à un clou brûlant, diabolique, inéluctable, inspirée sans doute par Satan lui-même.

"Eh quoi! tu te tais? tu te tais, et tu courbes la tête. Est-ce que ma folie ne te fait pas rire?

Pierre, par un mouvement convulsif, serra la poignée de son épée, leva la tête qu'il tenait inclinée et dit d'une voix sourde:

"Quelle Vierge possède le joyau?

—Celle du Sagrario, murmura Marie.

—Celle du Sagrario? répéta le jeune homme, avec l'accent de la terreur, celle du Sagrario de la cathédrale!....Et sur ses traits se peignit l'état de son âme, épouvantée par une pensée.

— Ah! pourquoi une autre Vierge le ne possède-t-elle pas? continua-t-il d'un ton énergique et passionné; pourquoi l'archevêque ne l'a-t-il pas dans sa mitre, le roi dans sa couronne ou le diable dans ses griffes? Je le leur arracherais, pour toi, au prix de ma vie ou de ma damnation. Mais la Vierge du Sagrario, notre patronne, moi, moi... qui suis né à Tolède! impossible, impossible!

— Jamais, murmura Marie d'une voix à peine perceptible, jamais!" et elle continua à pleurer.

II

La cathédrale de Tolède! Figurez-vous une forêt de gigantesques palmiers de granit, qui, entrelaçant leurs branches, forment une voûte colossale et magnifique, sous laquelle s'abrite, et vit de la vie que lui a donnée le génie, toute une création d'êtres imaginaires et réels.

Figurez-vous un chaos incompréhensible d'ombre et de lumière, où se mêlent et se confondent avec les ténèbres des nefs, les rayons coloriés des fenêtres; où l'éclat des lampes lutte et se perd dans l'obscurité du sanctuaire.

Dans son sein habitent le silence, la majesté, la poésie du mysticisme, et une sainte horreur qui en interdit le seuil aux pensées mondaines et aux mesquines passions de la terre.

Mais si grande, si imposante que se montre à nos yeux la cathédrale, quelle que soit l'heure où l'on pénètre dans son enceinte mystérieuse et sacrée, jamais elle ne produit une aussi profonde impression que les jours où elle déploie toute la splendeur de sa pompe religieuse, où ses tabernacles se couvrent d'or et de pierreries, ses marches de tapis et ses pilastres de tentures.

Alors, quand ses mille lampes d'argent brillent en jetant un torrent de lumière; quand un nuage d'encens flotte dans l'air et que les voix du chœur, l'harmonie des orgues et les cloches de la tour font trembler l'édifice, depuis les profondeurs des fondations jusqu'aux plus hautes flèches qui le couronnent; alors on comprend, en la sentant en soi, la terrible majesté du Dieu qui habite dans son sein, l'anime de son souffle et le remplit du reflet de sa toute-puissance.

La scène que nous venons de décrire eut lieu le jour même où l'on célébrait, à la cathédrale de Tolède, la dernière fête de l'octave de la Vierge.

Cette fête religieuse y avait amené une immense multitude de fidèles; mais déjà la foule s'était dispersée dans toutes les directions; déjà on venait d'éteindre les cierges des chapelles et du maître autel, et les portes colossales du temple avaient grincé sur leurs gonds, pour se fermer derrière le dernier Tolédan, lorsqu'un homme sortit de l'ombre, pâle, plus pâle que la statue du tombeau sur lequel il s'appuya, pendant qu'il dominait son émotion, puis se glissa mystérieusement jusqu'à la grille du chœur. La lueur d'une lampe permit de distinguer ses traits.

C'était Pierre.

Que s'était il passé entre les deux amoureux, pour qu'il eût été amené à mettre à exécution une idée dont la conception seule avait fait dresser d'horreur ses cheveux? On ne le sut jamais; mais il était là, pour réaliser son criminel projet.

Dans son regard inquiet, dans le tremblement de ses genoux, dans les larges gouttes de sueur qui tombaient de son front, il portait sa pensée écrite.

La cathédrale était déserte, complètement déserte, et plongée dans un profond silence.

Cependant, de temps en temps, on entendait certaines rumeurs confuses; les craquements du bois peut-être, ou les murmures du vent, ou, qui sait? l'illusion accidentelle de la fantaisie qui entend, voit et touche, dans son exaltation, ce qui n'existe pas: mais, à vrai dire, tantôt près, tantôt loin, parfois derrière lui, parfois à ses côtés, résonnaient des sanglots étouffés, des frôlements d'étoffe qu'on traîne, ou des bruits de pas qui vont et qui viennent sans cesse.

Pierre fit un effort pour continuer son chemin: il atteignit la grille et gravit la première marche du maître-autel. Autour de cette chapelle se trouvent les tombeaux des rois, dont les statues en pierre, la main sur la garde de l'épée, semblent veiller nuit et jour sur le sanctuaire à l'ombre duquel ils reposent pour l'éternité.

En avant! murmura-t-il à voix basse, et il voulut marcher; mais il ne put pas! Ses pieds semblaient cloués aux pavés. Il baissa les yeux et ses cheveux se hérissèrent d'horreur. Le sol de la chapelle était formé de larges et sombres dalles sépulcrales. Il crut, un moment, qu'une main froide et décharnée le retenait à cette place avec une force irrésistible. Les lampes mourantes, qui brillaient au fond de la nef, comme des étoiles perdues dans les ombres, oscillèrent à sa vue; les statues des tombeaux, les images des autels oscillèrent, et oscilla aussi le temple entier, avec ses arceaux de granit et ses piliers en pierres de taille.

En avant! exclama Pierre de nouveau, tout hors de lui, et il s'approcha de l'autel, et, en grimpant dessus, il atteignit le piédestal de la Vierge.

Autour de lui, tout revêtait des formes chimériques, horribles; tout était ténèbres, ou lueurs incertaines, plus imposantes encore que l'obscurité.

Seule, la Reine des cieux, doucement éclairée par une lampe d'or, semblait sourire tranquille, bienveillante et sereine, au milieu de tant d'horreur.

Cependant, ce sourire muet, immobile, qui l'avait tranquillisé un instant, finit par lui inspirer de nouvelles craintes, craintes plus étranges, plus profondes que celles qu'il avait éprouvées jusqu'alors.

Malgré tout, il parvint à se dominer et ferma les yeux pour ne pas voir l'image, allongea la main avec un mouvement convulsif et lui arracha le bracelet d'or, qui valait une fortune.

Le bijou était en son pouvoir; ses doigts crispés le serraient avec une force surnaturelle; il n'avait qu'à fuir, à fuir en l'emportant, mais pour cela il devait ouvrir les yeux et Pierre n'osait pas regarder l'image de la Vierge et les statues des rois, sur leurs tombeaux, les démons des corniches, les monstres des chapiteaux, les bandes d'ombre et les rayons de lumière qui, semblables à de blancs fantômes gigantesques, se mouvaient lentement au fond des nefs peuplées d'étranges et d'effrayantes rumeurs.

Enfin, il ouvrit les yeux, jeta un regard, et un cri aigu s'échappa de ses lèvres.

La cathédrale était remplie de statues, de statues qui, couvertes d'accoutrements bizarres, étaient descendues de leurs niches et occupaient tout l'intérieur de l'église, en le regardant de leurs yeux sans prunelles; saints, nonnes, anges, démons, guerriers, dames, pages, cénobites et vilains se remuaient et se confondaient dans la nef et sur l'autel. A ses pieds officiaient, en présence des rois agenouillés sur leurs tombeaux, les archevêques de marbre qu'il avait vus naguère immobiles sur leurs lits mortuaires, tandis que, rampant sur les dalles, grimpant sur les piliers, accroupis sur les dais, suspendus aux voûtes, pullulaient comme les vers d'un immense cadavre, tout un monde de reptiles et d'animaux de granit, chimériques, difformes, horribles.

Il ne put résister davantage: ses tempes battirent avec une violence épouvantable, un nuage de sang obscurcit ses yeux; il poussa un second cri, un cri déchirant, surhumain, et tomba évanoui sur l'autel.

LA FILLE DU MEURTRIER.

I

La mer déferlait, jetant, à l'assaut des roches, l'armée spetrale des vagues. Debout, immuable, défiant la tempête, le phare ouvrait son œil de clarté.

C'était une femme qui, là-haut, venait d'allumer les feux. Elle assujettit sa coiffe, sa collerette que lui arrachait le vent, ramassa le falot posé à terre, et se disposait à redescendre, lorsqu'elle entendit un pas.

De l'ombre, un homme sortit. Sur son masque de brute, dégradé par l'alcool, errait un sourire. Il mâchonna quelques mots:

—L'ouvrage est fait?....C'est bien.....

Et il éclata d'un rire d'halluciné, un rire qui dans l'étroite lanterne domina le bruit des flots.

Tristement, elle dit:

—Si je n'y veillais pas, il s'en noierait, des matelots, pendant que tu perds la raison à boire...

—Des reproches!..... bégaya-t-il, des reproches..... Si c'est comme ça, je te défends de t'occuper du phare..... Je te le défends!.....

Elle haussa les épaules:

—Veux-tu que te dise?..... Tu n'es qu'un propre à rien, et l'argent que tu gagnes serait de l'argent volé, si je ne faisais pas ta besogne....

Furieux, l'homme la regarda.

—Oui, répéta-t-elle, un propre à rien, un ivrogne....

Alors il se rua sur elle. De l'un de ses sabots, se faisant une arme, il se mit à frapper, à frapper aveuglément sur la tête, sur la poitrine, sur les flancs.... D'une poussée, elle aurait pu se débarrasser de cet homme ivre, et fuir. Mais il était devant la porte béante, il aurait roulé dans l'espace, il se serait abîmé sur les marches de pierre..... Non, elle cherchait seulement à se défendre, protégeant sa tête avec son bras levé. Dans sa rage homicide, il lui cassa le bras, qui retomba inerte puis il asséna sur le crâne un coup si formidable que la malheureuse s'abattit....

Tout à coup parut l'enfant, une fille de treize à quatorze ans. Les yeux agrandis, elle restait clouée sur place, immobile, horrifiée. Quant à lui, pris d'une fureur nouvelle, il souleva le corps, et le rejeta dans l'escalier où roulèrent ensemble sa fille et le cadavre de sa femme....

Le même rire insensé.... puis l'homme dégrisé prit sa tête entre ses mains, et d'un air épouvanté, il contempla le vide....

II

Le bruit se répandit que la femme Legoff s'était tuée en dégringolant du phare. Anne-Marie, témoin unique ne desserait pas les dents. On ne l'interrogea point. Nul ne soupçonnait le drame. Mais l'enfant, blême et fermée, ne perdait de vue la victime, que pour fixer sur l'assassin des yeux gros de colère et de menace.

Au cimetière on emporta la pauvre femme laborieuse. Bientôt, dans le pays, on ne parla plus d'elle. Quelqu'un pourtant se souvenait: Anne-Marie. Elle n'avait pas trahi son père, mais elle s'était juré de le punir à sa façon, de lui tenir une rigueur implacable, de ne plus jamais lui adresser la parole. Avec la ténacité de la race bretonne, elle ne faiblit point. L'homme eut des accès de rage lorsque, à ses questions, il n'obtenait pas de réponse, mais un regard de la jeune fille faisait bientôt expirer les phrases brutales, car ce regard évoquait la scène affreuse....

Alors commença pour ces deux êtres, muets en face de l'immensité, une vie si triste et si morose, que l'on pouvait craindre pour leur raison. Parfois l'homme sortait. Dans les chemins creux, il marchait jusqu'au hameau, pour entendre des voix humaines. Près des camarades il s'attablait, avalant des bolées de cidre jusqu'à ce que l'oubli secourable envahît son cerveau. Puis, brusquement, il songeait au phare, et, la démarche mal assurée, il se hâtait vers les roches....Déjà Anne-Marie avait pris soin d'allumer la lampe. Aux remerciements de son père, elle opposait toujours son farouche mutisme.

III

La jeune fille entra dans sa dix-huitième année. Elle était jolie et sage: il ne manquait pas de gars dans les environs pour lui offrir un foyer moins morose que le sien. Mais elle refusa de se marier: le phare la clouait au logis, le phare gardien de tant de vies obscures; elle savait qu'en son absence les matelots chercheraient vainement l'étoile indicatrice. Elle savait aussi que son père, mis à la porte, privé de ce gain modeste, n'aurait qu'à mourir, misérable et seul. Pour lui, elle ne ressentait que de la colère et du mépris, mais elle ne pouvait admettre cette chose....

Or, un jour, Anne-Marie tomba malade. Un grand coup de vent froid l'avait saisie, là-haut, dans la lanterne où soufflait la tempête. Elle redescendit, prise de frissons, et, toute la nuit, elle toussa.

Les semaines passèrent sans atténuer son mal. Elle songea qu'elle allait peut-être mourir, et tout son être se révolta. N'aurait-elle donc goûté aucune des joies de la vie?..... Le sacrifice de son existence lui parut inutile, absurde. Avec passion, elle se mit à espérer la guérison. Elle voulait sa part de joie, d'amour, d'avenir.....

Bientôt elle ne marche plus qu'avec peine. Lorsque son père, au crépuscule, n'est pas rentré, elle se traîne au sommet du phare, puis elle retombe, épuisée. Les yeux brillants, les pommettes colorées dans la face blême, elle regarde l'infini. Et le père fixe sans relâche ces yeux inquiétants, cette bouche fermée qui s'obstine dans le silence.

Des voisins, parfois, viennent voir la pauvre fille. Ceux-là surtout sont les bienvenus, qui ont connu sa mère. Elle ne se lasse pas de les questionner, avide des moindres détails. Et le meurtrier écoute la voix de sa fille, telle une musique divine. Il espère qu'elle s'oubliera enfin jusqu'à lui parler, à lui. Il souffre, il souffre cruellement. Chaque nuit, sa femme lui apparaît et lui reproche le crime d'une voix plus haute et plus dure que celle du vent et des vagues. En sa conscience bouleversée, un raisonnement peu à peu se fait jour: la victime s'apaisera si la fille pardonne, si elle trouve pour le misérable un mot de pitié. D'avance, il voit la maison déserte et lugubre, toute chargée de la rancune de ses deux mortes. Avant d'expirer, il faut, grand Dieu! il faut qu'Anne-Marie ait parlé, il faut qu'elle lui donne la parole d'espoir, de rédemption.....

Cependant la jeune fille décline de jour en jour. Le soir, une amie veille à son chevet. Une terreur la prend à l'idée de rester seule en face de son père, car elle ne veut pas désarmer. Si, lasse, exténuée, elle rencontre le regard anxieux qui la suit sans relâche, alors elle se fait violence encore et détourne la tête....

Enfin, sentant la vie fuir goutte à goutte, Anne-Marie demanda un prêtre. Et l'officiant vint, accompagné d'un enfant dont les gros souliers sonnaient sur la terre durcie. L'agonisante pâlit encore lorsqu'elle perçut à leur approche, le faible tintement qui accompagnait les saintes huiles.

Et elle se confessa, gardant sur le cœur le mensonge qu'elle avait fait, en ne disant pas toute la vérité, en n'accusant pas son père.... Cela, c'était affaire entre elle et la morte, cela ne regardait personne, elle emporterait à Dieu, comme un dépôt sacré, le mystère qui ne lui appartenait point.

Quand le recteur pénétra dans la chambre, elle lui jeta un regard où il lut clairement:

—Je n'ai pas dit ton secret....

Alors il pensa que c'était la trêve, il pensa que cette mourante allait ouvrir ses bras débiles et rompre enfin le silence. Près du lit il s'agenouilla.

Accablée par l'effort de la confession, Anne-Marie, les paupières closes, les mains jointes, semblait entrée déjà dans son repos. Il frissonna....

Mais la jeune fille respirait encore. Il guettait la blanche figure, la bouche que traversait un petit souffle court.....

—Anne-Marie, murmura-t-il, pardonne-moi.... je t'en supplie..... Dis que tu me pardonnes....

Et comme elle se taisait toujours, il insista, volontaire, obstiné.

—Pourquoi ne dis-tu rien?... Un mot, un mot, ce serait peu de chose pourtant, un mot affirmant que mon crime est oublié que là-haut tu prieras pour moi.... Réponds, Anne-Marie.

Il attendit un instant, puis, il cria plus haut, comme si elle entrait dans un monde lointain:

—Réponds, Anne-Marie!.... Mon enfant.... Je ne t'ai pourtant pas fait du mal.. à toi!

Anne-Marie se soulève sur ses deux bras. Les cheveux épars, elle tourne vers lui des yeux pleins d'ombre. Entre cette moribonde et cet homme éperdu, se dresse le passé qu'elle ne peut renier.... Et il comprend qu'elle a fait justice, que la morte est vengée, que lui, l'homme de chair, est vaincu par le fantôme.....

Tandis qu'il regarde Anne-Marie, il voit une grande lueur illuminer son visage. La jeune fille, dans un élan dernier, tend les bras vers une invisible chimère, et murmure le premier mot qu'autrefois, entre une larme et un sourire, elle apprit à bégayer:

—Maman....

Puis, elle retombe, morte sur le grabat.....

LE FOU DE SEVILLE.

Dans l'hôpital des fous, à Séville, il y avait un homme que ses parents avaient fait enfermer comme ayant perdu l'esprit. Il avait été gradué en droit canon par l'université d'Osuna; mais selon l'opinion de bien des gens, quand même c'eût été par l'université de Salamanque, il n'en serait pas moins devenu fou. Au bout de quelques années de réclusion, ce licencié s'imagina qu'il avait recouvré le jugement et possédait le plein exercice de ses facultés. Dans cette idée, il écrivit à l'archevêque, en le suppliant avec instance, et dans les termes les plus sensés, de le tirer de la misère où il vivait, puisque Dieu, dans sa miséricorde, lui avait fait la grâce de lui rendre la raison. Il ajoutait que ses parents, pour jouir de son bien, le tenaient enfermé, et voulaient, en dépit de la vérité, qu'il restât fou jusqu'à sa mort.

Convaincu par plusieurs billets très sensés et très spirituels, l'archevêque chargea un de ses chapelains de s'informer, auprès du recteur de l'hôpital, si ce qu'écrivait ce licencié était bien exact, et même de causer avec le fou, afin que, s'il lui semblait avoir recouvré l'esprit, il le tirât de sa loge et lui rendît la liberté. Le chapelain remplit sa mission, et le recteur lui dit que cet homme était encore fou; que bien qu'il parlât maintes fois comme une personne d'intelligence rassise, il éclatait à la fin en de telles extravagances, qu'elles égalaient par le nombre et la grandeur tous les propos sensés qu'il avait tenus auparavant, comme on pouvait, au reste, s'en assurer en conversant avec lui.

Le chapelain voulut faire l'expérience; il alla trouver le fou, et l'entretint plus d'une heure entière. Pendant tout ce temps, le fou ne laissa pas échapper un mot extravagant ou même équivoque; au contraire, il parla si raisonnablement que le chapelain fut obligé de croire qu'il était totalement guéri. Entres autres choses, le fou accusa le recteur de l'hôpital. "Il me garde rancune, dit il, et me dessert, pour ne pas perdre les cadeaux que lui font mes parents afin qu'il dise que je suis encore fou, bien qu'ayant des intervalles lucides. Le plus grand ennemi que j'aie dans ma disgrâce, c'est ma grande fortune, car, pour en jouir, mes héritiers portent un faux jugement et révoquent en doute la grâce que le Seigneur m'a faite en me rappelant de l'état de brute à l'état d'homme." Finalement, le fou parla de telle sorte qu'il rendit le recteur suspect, qu'il fit paraître ses parents audacieux et dénaturés, et se montra lui-même si raisonnable, que le chapelain résolut de le conduire à l'archevêque pour que celui-ci reconnût et touchât du doigt la vérité de cette affaire.

Dans cette croyance, le bon chapelain pria le recteur de faire rendre au licencié les habits qu'il portait à son entrée dans l'hôpital. A son tour, le recteur le supplia de prendre garde à ce qu'il allait faire; car, sans nul doute, le licencié était encore fou. Mais ses remontrances et ses avis ne réussirent pas à détourner le chapelain de sa idée. Le recteur obéit donc, en voyant que c'était un ordre de l'archevêque, et l'on remit au licencié ses anciens habits, qui étaient neufs et décents. Lorsqu'il se vit dépouillé de la casaque de fou et rhabillé en homme sage, il demanda par charité au chapelain la permission d'aller prendre congé de ses camarades les fous. Le chapelain répondit qu'il voulait l'accompagner et voir les fous qu'il y avait dans la maison. Ils montèrent en effet, et avec eux quelques personnes qui se trouvaient présentes.

Quand le licencié arriva devant une cage où l'on tenait enfermé un fou furieux, bien qu'en ce moment tranquille et calme, il lui dit: "Voyez frère, si vous avez quelque chose à me recommander: je retourne chez moi, puisque Dieu a bien voulu, dans son infinie miséricorde et sans que je le méritasse, me rendre la raison. Me voici en bonne santé et dans mon bon sens, car au pouvoir de Dieu rien n'est impossible. Ayez grande espérance en lui. Puisqu'il m'a remis en mon premier état, il pourra bien vous y remettre également, si vous avez confiance en sa bonté. J'aurai soin de vous envoyer quelques friands morceaux, et mangez-les de bon cœur; car, en vérité, je m'imagine, comme ayant passé par là, que toutes nos folies procèdent de ce que nous avons l'estomac vide et le cerveau plein d'air. Allons, allons, prenez courage; l'abattement dans les infortunes détruit la santé et hâte la mort." Tous ces propos du licencié étaient entendus par un autre fou renfermé dans la cage en face de celle du furieux. Il se leva d'une vieille natte de jonc sur laquelle il était couché tout nu et demanda à haute voix quel était celui qui s'en allait bien portant de corps et d'esprit. "C'est moi, frère, qui m'en vais, répondit le licencié; je n'ai plus besoin de rester ici, et je rends au ciel des grâces infinies pour la faveur qu'il m'a faite.—Prenez garde à ce que vous dites, licencié mon ami, répliqua le fou, de peur que le diable ne vous trompe. Pliez la jambe, et restez tranquille dans votre loge, pour éviter l'aller et le retour.—Je sais que je suis guéri, reprit le licencié, et rien ne m'oblige à recommencer mes stations.—Vous, guéri, s'écria le fou. A la bonne heure, et que Dieu vous conduise! Mais je jure par le nom de Jupiter, dont je représente sur la terre la majesté souveraine, que, pour ce seul péché que Séville commet aujourd'hui en vous tirant de cette maison et en vous tenant pour homme de bon sens, je la frapperai d'un tel châtiment que le souvenir s'en perpétuera dans les siècles des siècles, amen. Ne sais-tu pas, petit bachelier sans cervelle, que je puis le faire comme je le dis, puisque je suis Jupiter tonnant, et que je tiens dans mes mains les foudres destructeurs avec lesquels je menace et bouleverse le monde? Mais non; je veux bien n'imposer qu'un seul châtiment à cette ville ignorante: je ne ferai pas pleuvoir, ni sur elle ni sur son district, pendant trois années entières, qui se compteront depuis le jour et la minute où la menace en est prononcée. Ah! tu es libre, tu es bien portant, tu es raisonnable, et moi je suis attaché, je suis malade, je suis fou! Bien, bien, je pense à pleuvoir tout comme à me pendre".

Les assistants étaient restés fort attentifs aux cris et aux propos du fou; mais notre licencié, se tournant vers le chapelain, et lui prenant les mains avec intérêt: "Que Votre Grâce ne se mette point en peine, mon cher seigneur, lui dit-il, et ne fasse aucun cas de ce que ce fou vient de dire. S'il est Jupiter et qu'il ne veuille pas faire pleuvoir, moi, qui suis Neptune, le père et le dieu des eaux, je ferai tomber la pluie chaque fois qu'il me plaira et qu'il en sera besoin." A cela le chapelain répondit: "Toutefois, seigneur Neptune il ne convient pas de fâcher le seigneur Jupiter. Que Votre Grâce demeure en sa loge; une autre fois, quand nous aurons mieux nos aises et notre temps, nous reviendrons vous chercher."

Le recteur et les assistants se mirent à rire, au point de faire presque rougir le chapelain. Quant au licencié, on le déshabilla, puis on le remit dans sa loge: et le conte est fini.

DICTONS ET PROVERBES ESPAGNOLS.

L'air à Madrid est si subtil qu'il tue un homme et n'éteint pas une lumière.

—

Le meilleur des dés est celui que l'on ne joue pas.

—

Celui qui entend la messe et donne l'avoine avant de partir ne perd jamais sa journée.

—

Quand Dieu aime bien quelqu'un, il le fait vivre à Séville.

—

Celui qui est vaincu, aujourd'hui, sera vainqueur demain.

—

Si quelque jolie femme vient te demander justice, ne la regarde pas.

—

Qui chante ses maux, enchante.

—

Qui n'a pas vu Grenade, n'a rien vu.

—

Les serenos de Malaga disent qu'ils ne boivent pas du vin, et avec le vin qu'ils boivent ils pourraient faire tourner un moulin.

—

Donnez des pierres à un Catalan, il en tirera du pain.

—

Pour manger et se gratter, le tout est de commencer.

—

Quand la gêne entre par la porte, l'amour sort par la fenêtre.

—

Les cadeaux fendent les pierres.

DEPECHES Télégraphiques

Course pour la Coupe de l'empereur Guillaume.

Douvres, Angleterre, 17 juin—Treize yachts sont partis d'ici aujourd'hui, par une pluie battante, pour prendre part à la course de Douvres à Heligoland pour la Coupe de l'empereur Guillaume.

Peu de temps après, vers midi, les yachts américains "Atlantic" et "Apache" et le yacht "Valhalla" ont fait voile par un épais brouillard et ont suivi la même route que les yachts précédents pour concourir pour une coupe spéciale offerte par l'empereur Guillaume aux yachts auxiliaires qui ont participé à la course transatlantique récente.

—:o:—

Représentation de l'Angleterre.

St-Pétersbourg, 17 juin—Par suite de la perte des vapeurs anglais causée par des croiseurs auxiliaires russes, de vives représentations ont été faites à la Russie cette après-midi, au nom de l'Angleterre.

Le vapeur anglais St Kilda a été coulé par le croiseur auxiliaire russe Dnieper, le 5 juin, dans la mer de Chine, et il fut rapporté à l'époque du combat dans la mer du Japon que les Russes avaient coulé un vapeur anglais dans le détroit de Formose.

Son nom, toutefois, n'a jamais été mentionné dans les dépêches, et il est généralement donné à entendre que c'est le vapeur Anglais Oldhamia, pris par les Russes qui a donné naissance à ce rapport.

L'Oldhamia se rendait de New-York au Japon via Hong Kong, quand il fut capturé le 26 mars.

—o—

EN MANDCHOURIE.

Londres, 17 juin—Les journaux du matin de Londres publient aujourd'hui des dépêches d'Extrême-Orient qui semblent indiquer que le feld-maréchal Oyama est déterminé à frapper un grand coup avant que les gouvernements russe et japonais aient eu le temps de s'entendre sur les termes d'un armistice.

Un combat violent est engagé sur le centre des deux armées, combat qui est destiné, sans aucun doute, à attirer l'attention du général Linevitch pendant que Kuroki et Nogi accompliront un mouvement tournant.

L'aile gauche russe se replie devant l'avance de Nogi.

Le bruit court de nouveau que les communications qui relient Vladivostock au reste de la Sibérie sont coupées.

Ce bruit n'est pas confirmé.

Les grandes manœuvres.

Forteresse Monroe, Vie., 17 juin—Pour le dernier jour des grandes manœuvres navales et militaires, la flotte de canonnières et de torpilleurs de l'amiral Dickins avait reçu l'ordre d'attaquer la Forteresse Monroe.

L'amiral Dickins, profitant de l'état brumeux de l'atmosphère, envoya ce matin à la pointe du jour trois de ses contre-torpilleurs et deux canonnières à l'attaque du fort.

Ces navires réussir[illegible] à s'approcher au pied des [illegible] avant d'avoir été découverts.

Sitôt découverts, un[illegible] de s'engagea et [illegible] tants plus tard les [illegible] regagnaient le gros [illegible]

L'escadre est visi[illegible] les officiers d'artil[illegible] que les manœuvres [illegible] ront par une cano[illegible]

Les lignes [illegible]

Gonsalu Pe[illegible] juin—Bien que [illegible] le sol le front [illegible] les Japonais [illegible] vers le sud, [illegible] étendant cons[illegible] gnes vers l'est.

Rien n'indique [illegible] engagement [illegible]